

PARIS

Man Made

Galerie Dominique Fiat / 5 avril - 3 mai 2012

Il y a toujours une grande sensibilité dans un accrochage pensé par un artiste, surtout lorsqu'il fait appel à ceux qu'il fréquente depuis de nombreuses années. A l'invitation de Dominique Fiat, Éva Nielsen a rassemblé six artistes autour d'elle, dont les pratiques très variées se rejoignent dans une cohérence troublante. Dans *Man Made* (ce titre est tiré d'un article du magazine *Life*, à propos du photographe Andréas Feininger en 1948), Éva Nielsen s'est intéressée au petit écart créé par l'intervention de l'homme dans un paysage naturel.

L'exposition se compose de deux tableaux subtilement articulés. Le premier est « éclairé » par *Digital*, un soleil monumental en cire blanche, presque translucide, de Marion Verboom (dont le travail est actuellement exposé à l'espace Primo Piano). Visible de la rue, on pourrait imaginer qu'il projette ses rayons sur *Elzevir* (2011), la peinture d'Éva Nielsen chez qui les limites entre intérieur et extérieur sont toujours le sujet d'un jeu. On y devine la présence d'un arbre en hors champ par l'ombre de son tronc sur la façade d'un immeuble, et par ses branches en haut de la toile. Contrairement à ce qu'elle fait habituellement, elle a enfoui la sérigraphie sous la peinture. À côté, une colonne sans fin en céramique cuite, *Loess* de Marion Verboom, monte au plafond de la galerie dans un feuilletage irrégulier, arbre ou bibliothèque, écho à la structure de l'immeuble d'Éva Nielsen. C'est aussi un paysage, mais totalement artificiel, que montre Constance Nouvel. Dans *Désordre* (2010), la végétation a une allure étrange : c'est un aquarium où des plantes sont éclairées. La photographie a été découpée en bandes qui ne sont pas présentées dans l'ordre – artifice ajouté à l'artifice.

Coussin (2102), le tableau de Mireille Blanc, qui présente en même temps sa première exposition personnelle à la galerie Éric Mircher, est une sorte de tournant vers la suite de l'exposition. Comme souvent dans ses peintures, les formes et les motifs sont fuyants, évanescents. On ne voit qu'un fragment, une perspective inattendue d'un objet ou d'une photographie. Ici un chat en tapisserie assez kitsch a la tête en bas. Au premier abord, on ne sait pas que l'on regarde une diapositive (un coin ombré de la toile en donne l'indice), puis avec le temps, on perçoit l'image comme si l'on s'était frotté les yeux pour mieux voir. Les *Pou-*



Marion Verboom. « Loess 2 ».
Mireille Blanc. « Coussin ». "Cushion"

pées vaudou de Raphaël Barontini rappellent, par le mélange de sérigraphie et de peinture, la toile d'Éva Nielsen, et introduisent une mystérieuse présence humaine dans le paysage de l'exposition. C'est *Talisman*, de Chloé Dugit-Gros, une forme en bois triangulaire faisant aussi l'effet d'une perspective, qui indique le chemin à suivre vers la suite du parcours, présence humaine encore, mais en négatif cette fois. Abandonnée par Cendrillon ou par un vagabond, la chaussure peinte par Mireille Blanc, *Succession*, est l'ultime signe conduisant, au fond de la galerie, à *Cité radieuse (épisode 1)*, vidéo dans laquelle la roumaine Catalina Niculescu dépose, dans divers endroits du bâtiment marseillais, un Modulor désossé, légère vibration sur l'immense construction de Le Corbusier.

Anaël Pigéat

exterior. The shadow of a tree trunk falling across a building and its branches appear at the top of the canvas. Unlike what she normally does, the artist here has buried her silkscreen image under paint. Beside this piece *Loess*, an endless column in fired ceramic by Marion Verboom rises up to the gallery ceiling with its irregular layers, somewhere been a tree and a bookshelf, echoing the structure of Nielsen's building. Constance Nouvel also shows a landscape, but a totally artificial one. In *Désordre* (2010) the vegetation's strangeness is explained by the fact that we are seeing the electrically lit plants in an aquarium. The photograph has been cut up and the order of the strips jumbled: artifice piled on artifice.

Coussin, the painting by Mireille Blanc, having her first solo show at the Erich Mircher gallery at the same time, is a kind of transition to what follows. As often in her paintings, the forms and motifs are elusive and insubstantial. We see only a fragment, an unexpected perspective on an object or a photograph. Here, a rather kitsch tapestry cat with its head pointing down. At first look, we don't know if we are looking at a slide (a shadowy corner on the canvas offers a clue), then, gradually, we perceive the image as if we had just rubbed our eyes in order to see it better. With their mix of silkscreen and painting, Raphaël Barontini's *Les Poupées vaudou* (Voodoo Dolls) recall Éva Nielsen's canvas and introduce a mysterious human presence into the landscape of the exhibition. It is *Talisman*, by Chloé Dugit-Gros, a triangular wooden form which also suggest a perspective, that indicates the path to be taken through the rest of the show. This is another human presence, but in negative. Left behind by Cinderella or by a bum, the painted shoe by Mireille Blanc, *Succession*, is the final sign leading to *Cité radieuse (episode 1)* at the end of the gallery, a video in which the Romanian Catalina Niculescu moves around the "Radiant City" leaving her own subversive, reduced version of his Modulor here and there, like a subtly questioning vibration on Le Corbusier's famous Marseille building.

Anaël Pigéat
Translation, C. Penwarden